
M A N U S C R I T

LA MOISSON DE L'EAU

de Chris Lee

Traduit de l'anglais (Irlande) par Isabelle Famchon

cote : ANG09N774

Date/année d'écriture de la pièce : 2003

Date/année de traduction de la pièce : 2004

M A I S O N A N T O I N E
V I T E Z
centre international de la traduction
théâtrale

Jeudi 16 Décembre 2004 / 20h55

PERSONNAGES

John
Jim

Le temps présent. Les personnages ne sont ni jeunes ni vieux.

UN

Jim Ils ont trouvé son corps à un kilomètre en aval, retenu entre deux grands rochers.

Avec la douce rivière qui léchait son cadavre nu, et se glissait dans ses cheveux, baignant son visage froid avant de se glisser, comme il se doit, jusqu'aux rochers et aux vallées au-delà dans sa lente dérive sinueuse vers la mer.

La pacifique rivière, bruissant contre son silence, le confiant à un lieu de refuge, à une halte, où sa mort pourrait être recueillie, et le travail de deuil commencer.

Et quand j'eus la nouvelle de cette fin, ce départ, cet acte si définitif, j'ai pensé à cette fois où, marchant ensemble dans l'air estival, nous avons entendu un cri étouffé, un petit cri, et où nous avons dévalé la pente mousseuse et sombre jusqu'à un profond chenal dans l'eau brune, et arraché à la rivière un petit enfant qui s'y débattait. Crachouillant et battant des bras et restant en vie. Un enfant, sauvé de la noyade par le calme d'un moment **rare** qui avait porté sur la brise l'écho de sa détresse.

Tout le monde court à la mort. Mais nul ne sait quand il arrivera à destination.

Pourquoi être surpris, pourquoi le moins du monde être surpris, qu'une vie ait pris fin, sa lumière singulière éteinte.

Il a été emporté par l'eau. Il ne pouvait plus rester en vie dans le monde qui était le sien avec sa moisson de miracles et d'horreurs. Le monde avec lequel il bataillait, le monde où à chaque instant je guettais ce qu'il allait bien pouvoir m'inventer encore comme trouvaille.

Que s'est-il passé aux petites heures de ce jour? Comment est-il allé à la rivière s'agenouiller, sachant qu'il allait mourir?

Comment est-ce qu'on se noie? Quelle sensation ça lui a fait, d'aspirer la mort à chaque goulée d'eau pure et froide? C'était paisible et calme? C'était somptueux et extatique, ou bien désespéré et moche et lourd d'amertume?

Chacune de ces vaines spéculations me traverse d'un autre frisson. Je le cherche, mais il n'est pas là. Je n'arrive pas à m'y retrouver moi-

même, mais je trouve un sens, je trouve une étrange beauté dans ce départ. Je comprends, mais je pleure. Je compatis, mais mon cœur refuse d'y croire. Je suis en colère, j'ai mal. J'accepte, mais je suis paumé.

Et maintenant, je suis fatigué des pourquoi. Je suis fatigué des questions qui s'enchaînent à cet acte comme un fantôme. Le suicide: pourquoi. Je sais bien pourquoi. J'ai toujours su pourquoi. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi à ce moment-là .

Pourquoi ce moment exact dans l'arc de sa vie. Et je ne saurai jamais et je dois réfréner mon envie de revenir sur les pourquoi. Il est bon, n'est-ce pas, qu'une mort perturbe ce profond besoin d'appartenir. Il ne voulait plus appartenir. À nous. Au monde que nous avons fait. Du coup, nous autres, nous avons plus que jamais besoin d'appartenir. Besoin de nous pelotonner ensemble dans la frayeur de chaque jour. D'être généreux. De ne pas s'en foutre. D'appartenir, mais sans lui.

Alors, j'ai déjà hurlé, j'ai déjà gémi, de grands sanglots de remords et d'apitoiement sur mon **sort**, de grands éclats d'incrédulité. Et je me suis tordu les mains.

Voilà, c'est fait. C'est sûr, ça doit se faire. Ma tâche maintenant; me souvenir. Relater, et quand cela m'est possible, rendre grâce. Dire ma reconnaissance. Y aller de mon affectueux, de mon aimant coup de gueule contre cet homme exaspérant. Cet homme que j'aimais.

Cet homme que je continue, obstinément et stupidement, à aimer.

Il faudrait pouvoir, je veux dire, *je* devrais pouvoir, les circonstances l'exigent de moi, faire un résumé. Résumer une vie. Brosser un tableau réconfortant, évoquer avec chaleur, pour recoller les morceaux, pour rendre cette perte plus supportable, pour relater l'histoire.

Mais je ne veux pas faire de coupes. Je ne veux pas censurer. Je suis incapable de raconter sa vie. Je ne crois pas à son histoire. Comment résumer sans émettre un jugement? Comment le pouvez-vous, comment le puis-je moi-même, comment puis-je dire...?

Mais que me reste-t-il d'autre? Que me reste-t-il en-dehors de l'amour et de la honte et de la joie et de la peur de chacun de ces milliers de souvenirs, qui me battent le sang, collent à l'air que je respire. Sa vie, était la meilleure part de la mienne. Il m'est impossible de résumer, impossible de juger, je ne peux que restituer

ce que j'éprouve en ce moment: l'imbécile sincérité à vif du chagrin brut.

J'aimerais ne pas avoir à penser à la folie. Pas maintenant, quand la morne pulsation de la raison est tout ce qui subsiste. Mais si je pense à lui, je ne peux que penser à la folie.

La folie, la souffrance et la prise en charge. La guérison et la rechute. La folie récidivante. Et soigner, prendre en charge, c'est être témoin de la souffrance, et honorer la souffrance.

Le monde se révèle, s'approfondit, livre ses secrets, dans la maladie. Oui. Mais les mots eux-mêmes dépérissent et s'éteignent. Maladie mentale, dépression, neurasthénie. L'éternel *laïus* médical, diagnostic, médication, pronostic. La glaçante neutralité clinique. La biologie réduite à de la chimie.

Hé bien, on s'est tapé tout ça. Et, à la fin, il est resté mon ami. Et l'amitié est la meilleure des cures.

Je peux le dire, mais seulement quand je suis au plus fort de mon courage; la folie n'est pas une maladie. C'est une dimension de la vie.

Un temps.

On se postait sur les rochers épars à surveiller notre rivière porteuse d'espérance. La veine principale de nos rêves. Avec ses ébroués de bruyère et ses ourlets de terre noire et charbonneuse. On ôtait nos chaussures et on plongeait nos pieds dans sa luxuriante et fraîche et ruisselante ivresse. Toujours froide, toujours fraîche, avec l'eau qui nous carillonnait dessus depuis en haut. Et il nous arrivait parfois de sauter d'une rive à l'autre de la rivière pour le simple plaisir d'être là et de glaner la joie d'un lieu familier.

Et parfois aussi de jouer à nous pousser et faire des âneries, invoquant le retour de notre enfance par-delà les années gâchées. Et de rigoler et jurer et nous éclabousser et piailler comme des idiots. Et l'eau était notre amie et notre arme et notre richesse. Et on en faisait un fleuve vaste comme L'Amazone qu'on remplissait d'aventures qu'on ne connaîtrait jamais. Et ce fleuve, on allait en toutes saisons contempler son interminable et volubile périple à travers le temps impitoyable.

Et nous savions que nous partagions une immense souffrance, et que l'eau était nos pleurs et notre rosée du matin et notre lumière même.

Et nous nous efforçons de nous résigner à cette tournure des choses, même si, dans nos rêves, nous nous y refusions de toutes nos forces. Et je sais que le regard partial et tendancieux que je porte sur tout cela tient à ma brûlure d'amour. Ma vie effarouchée et recluse ne m'autorise pas à me joindre ainsi à la liesse et au chant. Mais j'étais là. J'étais ta part étrange.

Laisse-moi entrer.

Mon ami. Je pose légèrement mes doigts sur ton visage. Je touche tes cheveux et je me détourne et je pleure.

Mon ami.

DEUX

John se rue sur le public. Toute agressivité dehors.

John Qu'une chose soit bien claire, d'accord. Il n'a jamais été mon ami

Pas le moins du monde un ami, pas un ami, quoi que le mot ami puisse signifier, ne serait-ce qu'un tant soit peu.

Il n'y avait pas l'ombre, pas le soupçon d'un ami chez lui, en ce qui me concerne.

Lui bien sûr, il pourrait être d'un autre avis. Il pourrait se considérer comme mon meilleur ami. Il se considère presque certainement comme mon ami.

Mais en quoi est-ce que ça me concerne? Comment est-ce que je peux être tenu pour responsable de ce qui se passe dans sa tête? Ce qui se passe dans sa tête ne m'intéresse pas. Je ne m'intéresse pas à sa tête, à son contenu, ou à quoi que ce soit d'autre ayant à voir, de près ou de loin, à une quelconque partie de sa personne.

Tout en lui est abject, haïssable, superflu et putride. Voilà. C'est tout. Tout est dit. C'est le point final de l'histoire. De son histoire.

L'histoire, je veux dire, de mon point de vue. Je suppose que, lui aussi, il a un point de vue. Mais rien ne m'oblige à me montrer démocrate en l'occurrence. Je m'en fous de son point de vue.

Je te l'expédie, son point de vue dans le feu de l'enfer et retour.

Et quand il mourra, je dis ça très sincèrement, quand il mourra, j'espère que la damnation éternelle, même si je reconnais que la damnation éternelle est une notion puérile, n'empêche, j'espère que dans son cas, on fera une exception, et qu'on vouera son esprit, ou ce qu'il pourra en rester quand les vers auront bouffé sa chair, j'espère donc qu'on le vouera à un incommensurable, un incessant tourment, où, avec un peu de veine, une vengeresse infinité pourra l'ingérer et le rôtir et ne pas cesser de le rôtir jusqu'à ce que toute la puissance de l'univers s'effondre sur elle-même à la fin des temps.

Pourquoi? Pourquoi pas? Pourquoi pas en fait?

Est-ce que quiconque a le droit de savoir? La haine pure ne suffit-elle donc pas? Peut-être que non.

Peut-être qu'il y a l'envie de fouiller dans le passé. Peut-être qu'il y a le besoin d'analyser.

Tout le monde est psychothérapeute. Le monde moderne croule sous le désir d'arracher les confessions.

Allez, ouvrez les cœurs de l'humanité, ouvrez-les et on pourra contempler la putréfaction à l'intérieur, on pourra s'y vautrer, on pourra plonger notre avidité inquisitrice dans l'immondice de la pensée d'un autre.

Mais une chose est claire, c'est que tout le monde a envie d'une histoire.

Tout le monde a envie d'une connerie d'histoire pour s'endormir. Pour se reconforter et de se convaincre qu'après tout, il y a de l'espoir.

Alors, autant qu'il y ait une histoire, hein?

Je vais vous le décrire, oui

Je vais vous décrire Jim. Déjà le prénom. Une monosyllabe timorée, laide. Un murmure moite, une demi-mesure. Jim. Un type sans le moindre signe particulier. normal tendance chiant .

Un visage qui ne reste pas dans la mémoire. Une vague odeur de moisi. Ordinaire en tout, mais en plus, pas mal flasque.

Couleur des yeux, indéfinissable. Aqueuse bleuâtre verdâtre grisâtre. Une couleur genre neige fondue. Des sourcils maigrichons et fluets. Ça en dit long sur le caractère, les sourcils. Sauf si les sourcils sont proéminents, on ne risque pas d'avoir affaire à une forte personnalité.

Jim plissait le front, ce qui n'a rien que très ordinaire, mais pas tellement à cause des malheurs du monde que parce qu'il était perpétuellement à la masse.

Le nez, avec des poils sortant de chaque narine, qui s'allongeaient avec le passage des ans et qu'il grattait de temps à autre mais n'épilait jamais, des marques de varicelle à gauche et une déviation sur l'arête à droite.

Pas assez pour lui donner de la distinction.

Laid, mais pas plus que ça.

Si seulement il avait été laid, si seulement il avait été effroyablement hideux, alors la trouille m'aurait aidé à ventiler ma rage et ses réponses auraient peut-être mérité attention.

Mais il n'était pas laid, il était simplement pas beau. Des lèvres minces révélatrices d'une vie à qui la passion était inconnue. Des joues creuses, des bajoues flasques et un cou semblable à du mouton bouilli.

Sois gros si tu veux, mais au moins sois lourd et adipeux, et prélasse-toi, je t'en prie, dans le courage de l'obésité.

Jim était un gros mince, ou peut-être était-il un mince gros. Une petite bedaine, montée sur deux jambes grêles.

Je vous épargnerai le compte-rendu détaillé de ses bijoux de famille.

Il n'était pas avantage question parties intimes, aussi peu remarquables que le reste de sa personne.

Bon là j'arrête, avec ses pieds, des pieds blafards et courtauds, interdits de lumière toute leur existences, comme ces horribles poissons sans yeux dans leurs grottes sous-marines. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu se couper les ongles de pied. Même Jim ne pouvait pas supporter de toucher des pieds pareils.

Ça, c'est Jim.

C'est tout lui. Jim.

Et je voudrais qu'il soit mort.

Bien sûr, il est peut-être mort. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il est parti d'ici.

Comment puis-je continuer sans me racler la mémoire?

Le raclage de mémoire, c'est une vraie chierie. L'horreur du passé. Maintenant voilà, je vais devoir remuer la puanteur de ces années au rebut . Jim va être partout et je vais être partout avec Jim. Je risque de m'étrangler de nausée. Je risque d'être obligé de tout régurgiter.

Ça a tout commencé. Oh foutre-merde, ça a tout commencé. Ça fait une paye. Un paquet de temps.

C'est douloureux comme expérience, l'enfance. On habitait à deux pas l'un de l'autre. Quasiment des voisins. Et nos pères étaient cul et chemise.

Ils passaient leur vie au pub, à parlementer et se raconter des balivernes et s'esclaffer et se trouver super marrants. Et Dieu sait que pour la bibine, ça y allait sec. Et nous, on était bien obligés d'être cul et chemise nous aussi.

Pas de frères ou sœurs pour aucun de nous deux.

Les enfants, ça se bagarre, mais pire encore ça se pardonne vite et ça peut reprendre des relations qui mèneraient des adultes à la guerre. Jim chez moi et moi chez lui.

Je donnais l'impression de m'en foutre qu'il soit le champion de la pleurnicherie et de la hargne. Il ne gagnait jamais à rien, même quand j'essayais de le laisser gagner, alors il râlait comme un putois jusqu'à ce que je reconnaisse avoir triché. Moi, je n'arrive pas m'imaginer que j'aie pu m'emmerder à tricher.

Il passait son temps à cafter sur moi à son père. À sa mère aussi. Il devait bien avoir une mère, cachée derrière tout le bric-à-brac sans goût.

Je ne lui ai jamais beaucoup parlé, à elle. C'était juste une ombre au bord des choses.

Pas comme la mienne, qui n'était qu'amidon et réprimande.

L'école nous entraînait dehors sans pour autant nous décoller l'un de l'autre. Et à la campagne, on a droit à plein de vent et de pluie et de déconnage en plein air. Ça a ses avantages.

Le grand air dilue les émotions. Les rapprochements et les passades sont tempérés par les égratignures d'ajoncs et les nombreuses salissures de boue. Tout le monde disait qu'on était très proches.

Mais tout le monde est généralement un con d'abruti dégénéré.

Nous avons fini par être presque suffisamment des hommes pour nous sentir coincés et cons.

La fuite était nécessaire et Londres nous faisait signe avec la promesse froide de la nouveauté absolue.

Au revoir, c'est pas difficile. Au revoir, c'est la promesse de l'ailleurs, avec sa muette tergiversation, et ses suées de trouille.

Nous voulions faire quelque chose de nous-mêmes. Du moment, bien sûr, que ça ne dérangeait pas notre flemme.

Alors: Londres, toute éclat et séduction, lumières caracolant au long des rues pluvieuses, distractions et menace.

Mais bientôt ce fut la méchante galère du genre pas de boulot, la dèche totale et vlan à la rue. On s'est dépatouillés pour traverser la zone dangereuse de l'indigence alcoolique et on a fini par louer une petite chambre dans une banlieue plus que glauque.

De là on a dérivé vers le centre où des espèces d'offres de boulot nous clignotaient de temps à autre devant les yeux.

Jamais satisfaits, on s'obstinait à en vouloir toujours plus et on a survécu, je suppose, dans une sorte de nébuleuse d'optimisme opiniâtre. Quelque chose finirait bien par se passer, et même s'il n'en fut jamais rien, on alignait chimères minables et rogatons d'espoir.

Une femme, une fille plutôt, une jeune plutôt spéciale. Sandra. Oui. Elle est venue habiter avec nous. Je ne me souviens pas de nos accords. Le cul était peut-être compris, mais j'en doute. Certainement pas avec lui.